

## LES MARCHES

Cyril debout dans mon escalier. Debout comme on est debout pour disparaître. Immobile. Le visage dans ses mains, dans son col retroussé. Et le corps vers l'avant, le dos voûté comme un moine. En suspension, à la limite d'une chute, presque, mais qui ne tombe pas. Je me suis dépêché de rentrer. Dans le métro j'ai fermé les yeux. C'est fin juin. C'est midi. Il fait chaud, la lumière déborde. Son éclat bouscule. Une lumière qui pourrait s'évaporer. Les murs blanchissent, les terrasses sont pleines. Des gens se perdent entre les tables. Ils attendent qu'une place se libère. Ils sont prêts à bondir à toute vitesse. Les peaux sont mouillées. Les corps électriques. Je me fraie un chemin. Quand j'arrive dans l'immeuble, Cyril ne me remarque pas. Son message m'a pris au dépourvu : «J'ai pris le train. J'attends dans ton escalier, chez toi.» On s'étreint. Bien sûr, même si je pressens quelque chose, je suis content de le voir. Cyril est mon plus vieil ami. Nous avons le même âge. Vingt-sept ans. Nous avons grandi ensemble. La dernière fois qu'il est venu sans prévenir, c'était pour me dire qu'il allait être père. Il m'avait dit ça comme ça, d'une voix assurée, à son image, comme il a toujours annoncé les choses, après une blague, en rigolant : «Je vais être père». Je n'y avais pas cru. Je croyais qu'il me faisait marcher. Il était heureux. J'étais heureux pour lui. Je ne l'avais jamais vu heureux comme ça. Aujourd'hui, un an après, dans l'escalier, il n'arrive plus à s'allumer une cigarette. Il n'arrive plus à finir une phrase. Il tremble. C'est devenu un inconnu. «Comment j'en suis arrivé là ?», il dit. «Comment on peut en arriver là ?» Il ne veut pas me regarder. Personne, à part moi, ne sait qu'il est ici. Je ne sais pas quoi faire. Il a froid. Quand il s'est calmé, nous montons jusqu'à mon appartement. Cyril grimpe une marche après l'autre. Il attend sur l'une avant de gravir la prochaine. Ça peut prendre une heure. Il s'arrête sur toutes les marches. Ses mouvements sont d'une lenteur désarmante. Ses bras, sa nuque. Sa jambe qui se lève, qui passe une vie en l'air, avant de retomber, délicate. Je l'observe. Je réalise. Ça n'a jamais été sa manière à lui de s'apaiser. De s'acquitter. Donner la parole à son corps, en écouter les rouages intrinsèques, les hydrauliques, les systèmes. Écouter n'importe quel clapotis ici et là indiquant que la machine s'huile, qu'elle est vivante, palpite, vibre, résonne, fulgure, organique et organisée. Et pour ça il ralentit. Pour ça, il souffle, s'arrête presque, glisse dans un autre monde. Je fais comme lui. Je veux me synchroniser à lui. Je veux atteindre la même

### **1er concours d'écriture en duo avec la Fête du Livre de Bron**

note dans les muscles, le même son dans l'équilibre. La même assurance dans la fragilité. Je respire fort. J'inspire. La lumière baisse. Le froid tombe. Des voisins nous effleurent, nous sentons que tout disparaît. Quand nous arrivons au troisième étage, il fait nuit. Je cherche mes clefs. Cyril me regarde, me dit: «Comment on peut en arriver là ?» Il s'allume une cigarette. Il fume. Accoudé à la rambarde, me tournant le dos. Les cendres tombent dans la cour. Elles virevoltent, planent, atterrissent, se consomment à toute vitesse, sauvages, dans le faisceau des vivants. Ses mains se remettent à trembler. Nous entrons.